

Vous aimerez aussi...

Zoé (et maintenant les vivants)

Théo Askolovitch

Dans un texte intimiste sur la famille alliant humour et tragique, le comédien et metteur en scène Théo Askolovitch explore de manière éclatante la question du deuil et de la réparation.

→ Jeudi 30 novembre 20h30

Hélène après la chute

Simon Abkarian

Le grand homme de théâtre Simon Abkarian explore nos récits mythologiques. Dans *Hélène après la chute*, il imagine les retrouvailles entre Ménélas, le roi de Sparte et son ancienne épouse Hélène, à la fin de la guerre de Troie.

→ Vendredi 15 décembre 20h30

L'enfant de verre

Léonore Confino, Géraldine Martineau, Alain Batis

Léonore Confino, avec la complicité de Géraldine Martineau, signe une nouvelle fable mystérieuse, aux confins du fantastique. Magnifique quête du courage de dire, *L'enfant de verre* puise son inspiration dans un sujet qui nous concerne tous : la famille, ses secrets et ses non-dits.

→ Vendredi 8 mars 20h30

Le Théâtre de Suresnes Jean Vilar est subventionné par la ville de Suresnes.

Il reçoit, pour sa saison et pour le pôle de danse hip hop Cités Danse Connexions depuis son ouverture en 2007, une subvention du Département des Hauts-de-Seine dans le cadre de sa politique d'appui au spectacle vivant.

Le Théâtre de Suresnes Jean Vilar reçoit également l'aide de la direction régionale des Affaires culturelles d'Île-de-France / ministère de la Culture au titre de scène conventionnée pour la danse.

Bord de scène

À l'issue de la représentation de du vendredi 17 novembre, nous vous proposons de rencontrer l'équipe artistique du spectacle qui répondra à vos questions lors d'un échange convivial en bord de scène, dans la salle Aéroplane.


Atelier parole intime : s'écrire et se dire


Autour de Zoé (et maintenant les vivants)

Le dramaturge, comédien et metteur en scène Théo Askolovitch vous invite à un atelier d'écriture et de mise en voix. Un moyen d'explorer l'écriture de soi, la manière de faire récit, et de mettre en rythme ce qui nous habite. Pas de prérequis, juste l'envie de dire qui l'on est sur papier et au plateau!

► Sam. 25 novembre à 16h
Tarif 5€ - dès 12 ans

www.theatre-suresnes.fr

 @theatredesuresnesjeanvilar

 @TheatredeSuresnes

 @company/théâtre-de-suresnes-jean-vilar

saison
23
24



L'Art de perdre [Comment faire resurgir un pays du silence ?]

Alice Zeniter, Sabrina Kouroughli

« Parler de cette histoire, c'est parler d'un voyage qui ne finit jamais et dont il est impossible de déterminer l'arrivée. »

Extrait du spectacle

Ven. 17 et sam. 18 novembre 2023
20h30

Durée 1h10
Salle Aéroplane

D'après *L'Art de perdre*
d'Alice Zeniter
Mise en scène et
adaptation
Sabrina Kouroughli

Avec **Fatima Aibout,**
Sabrina Kouroughli,
Issam Rachyq-Ahrad
Collaboration artistique
Gaëtan Vassart
Dramaturgie **Marion Stoufflet**
Son **Christophe Séchet**
Regard complice
Magaly Godenaire

Production Compagnie La Ronde de Nuit.
Coproductio Théâtre Gérard Philipe –
CDN de Saint-Denis. Avec l'aide au projet
de la DRAC Île-de-France – ministère
de la Culture et de la Spedidam. Avec
le soutien du CENTQUATRE-PARIS et du
Carreau du Temple.

Note d'intention

«*L'Art de perdre* débute comme un conte et se transforme en saga historique. La narratrice, Naïma, 30 ans, petite-fille de harki, part à la recherche de ses origines et entreprend un voyage en Algérie sur la trace de ses ancêtres. C'est une quête de réconciliation avec la mémoire de sa famille.

Alors que nous avons fêté en 2022 l'anniversaire des 60 ans de l'Indépendance de la Guerre d'Algérie, comment comprendre cet événement et l'immigration qui a suivi ? Comment faire entendre la tragédie de ces sacrifiés de l'Histoire ?

Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants quittent l'Algérie à l'été 62. *L'Art de perdre* pose la question de la transmission : que veut dire transmettre un pays, une culture, une langue, une histoire ou même des silences ? Les personnages représentent trois générations : celle de nos grands-parents, de nos parents et la nôtre.

Avec Alice Zeniter, nous nous sommes rendus compte que nous avons un point commun : sa grand-mère kabyle et la mienne sont analphabètes, parlent à peine français, tandis que nous, les « petites-filles », sommes le fruit de l'école de la République. Avec la dramaturge Marion Stoufflet, nous avons compris que le cœur de notre spectacle se raconterait à travers la relation intime de Naïma et sa grand-mère. Naïma va briser la loi du silence d'une génération qui avait choisi, malgré elle, de ne pas nommer l'innommable.

L'autrice s'est lancée dans cette entreprise au moment où elle a réalisé le parallèle avec la situation actuelle des migrants. Parler de cette histoire, c'est parler d'un voyage qui ne finit jamais et dont il est impossible de déterminer l'arrivée. Car l'exil entraîne dans son sillage les générations suivantes.

Cette adaptation du roman au théâtre nous paraît essentielle pour comprendre aujourd'hui comment chaque jour, des personnes sont obligées de quitter leur maison, souvent brutalement. Fuir un conflit ou la misère, échapper à des persécutions, désir d'un avenir meilleur, autant de déracinés qui fuient la Syrie, l'Afghanistan, l'Érythrée, ou l'Ukraine.»

Sabrina Kouroughli

« J'aborde un autre visage de l'exil, plus tragique : celui qui a trait à la violence, à la guerre. »

Qu'est-ce qui vous a marqué à la lecture du roman d'Alice Zeniter ?

Depuis la création avec Gaëtan Vassart de notre compagnie La Ronde de Nuit en 2016, comédienne et metteuse en scène, je m'intéresse à la question de l'exil. À travers une trilogie autour des grandes héroïnes de la littérature – nous montons une adaptation d'*Anna Karénine* de Tolstoï, *Mademoiselle Julie* de Strindberg et *Bérénice* de Racine –, nous abordons le sujet sous l'angle de « l'aspiration à une autre vie et à l'émancipation ». Avec la collaboration artistique de mon complice, je m'éloigne aujourd'hui des classiques pour aborder autrement cette grande question qui m'occupe en tant qu'artiste de théâtre. En adaptant le roman *L'Art de perdre* d'Alice Zeniter, qui a obtenu le prix Goncourt des lycéens en 2019, j'aborde un autre visage de l'exil, plus tragique : celui qui a trait à la violence, à la guerre.

Quel lien particulier entretenez-vous avec l'histoire racontée dans ce texte ?

Cette pièce est de loin la plus intime que j'ai créée jusque-là. Comme Alice Zeniter, je suis d'origine algérienne. Son roman pose des questions qui m'habitent depuis longtemps, et y répond souvent. En particulier celle de la transmission, qui est au cœur de *L'Art de perdre*, dont la narratrice née en France, Naïma, part en quête de son histoire familiale qui ne lui a pas été transmise. Avec ses 600 pages, ses nombreux personnages et sa large étendue temporelle – la quête de Naïma la mène jusqu'à la guerre d'Algérie –, le texte m'a imposé de prendre un parti clair, tranché. Au départ, j'imaginai travailler avec un grand nombre d'acteurs, afin d'être la plus fidèle possible au roman, structuré en trois parties : la première racontant l'Algérie du père de Naïma, la deuxième la vie de la famille harkie en France, puis le voyage de Naïma en Algérie. J'ai finalement décidé de me concentrer sur les deux dernières parties, dont la dimension intime au théâtre.

Comment condenser un roman de 600 pages en une pièce d'1h10 ? Comment s'est fait le travail d'adaptation ?

Le confinement a influencé aussi largement mes choix d'adaptation et de mise en scène. Pendant cette période, j'ai beaucoup travaillé en lycée sur le roman d'Alice Zeniter. J'ai fait jouer aux élèves les différents protagonistes de la première partie : le caïd du village qui tente d'empêcher les habitants d'adhérer au FLN dans les montagnes... Ce travail passionnant a résolu le problème de la partie historique du roman. Dans mon adaptation, elle n'existe que dans la parole de deux personnages : Naïma et sa grand-mère Yema. En situant mon *Art de perdre* dans la cuisine de Yema, que celle-ci n'a presque jamais quittée, je place le spectateur au plus près de la parole de ces deux femmes que la langue, la culture et l'âge séparent, mais que l'amour réunit. Elles sont incarnées par la comédienne Fatima Aibout et moi-même. Régulièrement visitées par le fantôme d'Ali, mon grand-père dans la pièce et le mari de Fatima. Avec elle, nous portons non seulement la douleur de l'exil des Algériens après l'indépendance du pays, mais aussi celle de tous les déracinements.

Entretien avec Sabrina Kouroughli